

Intervention de Camille de Villeneuve * **au colloque de La Baume les Aix du 10 novembre 2013**

* Camille de Villeneuve est écrivain, auteur de

« La paix dans l'enfer – Etty Hillesum- Textes choisis et présentés par Camille de Villeneuve »

Coll. Points Sagesse. fev. 2013

Etty Hillesum , ou l'espérance à l'œuvre

Quelle tâche difficile, exigeante de parler d'Etty, d'écrire à nouveau sur Etty. Je l'ai longtemps repoussée, sentant que tout serait à reprendre. Qu'il faudrait renoncer aux mots sur lesquels j'avais voulu arrêter ma lecture du *Journal* : ceux de paix, de tranquillité, de Dieu, de Mal absolu, d'Amour. Comme ceux de camps, de fascistes, de nazis, de déportation, qui alimentent à peu de frais les discours politiques et en perdent toute signification, ces mots, dont nous avons besoin, sont aussi de redoutables ennemis. « Etty c'est la joie dans les camps » ai-je entendu récemment. Mais de quelle nature est cette joie ? Il me semble indispensable d'en rendre compte. Les mots arrêtent nos idées, le travail de l'imagination, incitent à la paresse. Ils sont balayés à chaque évocation nouvelle du génocide de la dernière guerre. Ils sont balayés à chaque lecture nouvelle d'Etty Hillesum.

Le *Journal* d'Etty est une œuvre dont je sais qu'elle m'accompagnera toute la vie. Il en est peu. Le *Journal* partage, pour moi, cette singularité avec *La recherche du temps perdu*, qui lui est apparemment si opposée. Il y a chez Etty comme chez Proust ce désir de transmutation de l'amour humain, cette même exigence de rompre avec les intermittences du cœur, avec les affres de la jalousie, cette aspiration, finalement comblée, à un amour pur : amour de Dieu pour Etty, et chez Proust, amour de l'écriture, qui est peut-être une forme de l'amour divin. L'enfer d'Etty est d'abord intime, comme celui de Proust.

Mais le *Journal*, chaque fois, contrairement à la *Recherche*, nécessite aussi de reprendre contact avec la réalité de l'Histoire, avec l'impossible de l'extermination. De ne pas penser : « Je connais, j'ai lu, j'ai vu », quand en réalité on ne sait toujours pas, tant ce savoir coûte cher. Est-il exagéré d'avancer que nous, Européens, portons comme une faute, dans nos inconscients et nos vies, ce massacre pas si ancien ? Que ce dernier, selon l'historien Tony Judt, transformant une formule de Heine, est notre « ticket d'entrée dans l'Europe », comme l'était le baptême au XIXème siècle ? Je ne le crois pas, tout comme je pense que la multiplication de plaques, de cérémonies et de lieux de mémoire pourrait bien recouvrir encore cette faute.

Le chemin d'Etty n'est pas celui de la commémoration. Pour rejoindre l'Histoire, elle nous engage au contraire à plus de recueillement. Le *Journal* est une invitation à nouer toujours l'intimité et l'extériorité, pour que celle-là, si elle est haine, violence et malheur sans solution, ne soit pas absolue – et donc radicalement insoumise à la pensée et à la vie intérieure.

L'expérience d'Etty est celle, en quelques mois – je suis toujours émue de cette mue si rapide, de l'ordre de la conversion - de la véritable extériorité, non pas celle du mal, mais celle de Dieu. Ludwig Wittgenstein avait ouvert la période de l'entre-deux-guerres par cette phrase demeurée célèbre, et énigmatique, du *Tractatus* : «ce dont on ne peut parler, il faut le taire ». Ce silence, il le voulait mystique, et le rapportait à une émotion fondamentale, celle de l'émerveillement devant l'existence du monde ; émerveillement qu'il y ait de l'être.

Ce silence, la deuxième guerre a voulu qu'il fût celui de l'innommable, de l'indicible des camps, de l'extermination. Silence de mort, que tenteront de faire entendre les écrivains dits de la Shoah : Paul Celan, Nelly Sachs, Robert Antelme, Primo Lévi, Maurice Blanchot, et tant d'autres.

Avec la réalité de ce silence, une question lancinante est venue hanter la philosophie et la littérature : et Dieu, où était-il, dans tout cela ? Nulle part, répond Primo Lévi : «Aujourd'hui, je pense que le seul fait qu'un Auschwitz ait pu exister devrait interdire à quiconque, de nos jours, de prononcer le mot de Providence » écrit-il dans *Si c'est un homme*. Lévinas répondra par l'absolue nécessité de penser la transcendance, afin de ne pas abandonner le monde à la cruauté et à la mort. L'espoir, dans la poésie de Celan ou de Sachs, est crépusculaire, disruptif, aussitôt disparu. Messianique, il rompt soudain un vers, fend le vide. Paul Celan écrit ainsi dans *Grille de parole* :

« Ainsi
des temples sont encore debout.
Une étoile
A bien encore de la lumière.
Rien,
Rien n'est perdu.
Ho
Sanna »

Et comment n'entendrions-nous pas ce désespoir, quand même un homme aussi fort de sa foi que le Pasteur Henri Manen, qui accompagna les détenus du camp des Milles, commence son journal en raturant le titre initial, « Du fond de l'abîme », qui fait écho au premier verset du psaume 130, celui dit des montées, pour lui préférer : « Au fond de l'abîme » ? Cet « au fond » efface la verticalité, le dynamisme de l'appel, enfouit ce dernier dans l'obscurité d'un mal absolu.

Désolée de manquer hier la visite du camp, j'ai fait des lectures qui devaient s'y substituer, et ai découvert l'émouvante figure d'Henri Manen qui en quelques points me fit penser à Etty. Son journal n'a pas la densité de celui d'Etty. Il n'est pas personnel ni littéraire, et se voulait un simple témoignage, notamment à l'attention du pasteur Boegner, des premières déportations de détenus du camp des Milles vers Auschwitz, de ses démarches auprès des autorités allemandes et françaises pour sauver ceux qui pouvaient l'être et accompagner au mieux ceux qui partaient. Etty eut aussi, à Westerbork, cette tâche. Les quelques pages d'Henri Manen m'ont rappelé des passages du *Journal* d'Etty. On y trouve le même regard, lucide et presque distant, sur la réalité. Distant ne signifie pas sans émotion, ni sans tristesse. Ce n'est pas la distance de l'indifférence, ce n'est pas seulement la distance de la compréhension ou de l'analyse. C'est aussi et surtout celle de l'espérance.

Espérance ! Et je voulais contourner les grands mots ! Je l'ose, ici, ce mot, en mesurant sa difficulté. Le *Journal* d'Etty est un hapax dans la littérature dite concentrationnaire, mot horrible qu'elle aurait sûrement trouvé inadéquat. C'est un *Journal* qui à sa fin, ne dit qu'une chose : la présence de Dieu, et l'espérance.

Tout comme il n'y a pas de joie sans sérieux, il n'y a pas d'espérance qui ne jaillisse du désespoir. Gabriel Marcel, qui méditait déjà la question avant la guerre, a beaucoup écrit sur le sujet. Cette espérance, elle n'est possible que devant la réalité telle qu'elle est, devant les choses mêmes. Je suis frappée, chaque fois que je lis Etty, par son talent d'écrivain et de journaliste, qui lui fait narrer les choses, les événements pour ce qu'ils sont ; c'est là une

manière de consentir à *l'il y a* du monde, sans prétendre qu'il soit ainsi le meilleur possible. Il y a la réalité du mal, oui, mais du même coup, et du fait qu'elle est reconnue, il y a autant la réalité de Dieu. Ceci apparaît aussi dans le journal du pasteur Manen que je voudrais citer encore, car je pense que vous connaissez bien le *Journal d'Etty*, et moins celui du Juste : « Nous ne l'oublierons pas !! D'un côté les hommes s'acharnant avec tous les procédés, toutes les méthodes, toutes les diableries de la violence pour séparer, pour opposer, pour « cribler » et pour torturer des hommes ; et de l'autre côté, la force tranquille de Jésus-Christ abattant nos murs de préjugés, d'incompréhension et d'ignorance et faisant de nous tous paisiblement un seul peuple, son peuple. Le triomphe définitif sera à cet Amour ; nous pouvons et devons en témoigner puisque nous avons déjà vu dans notre indignité et dans nos ténèbres cet éclair du Fils de l'Homme ».

La réalité de Dieu, alors, apparaît supérieure ; ce qui seul dépasse les mots, ce qui ne peut être dit, ce ne sont pas les violences et les meurtres, c'est l'Amour divin. Pour cela, il faut que du mal, tout soit dit, rapporté, jusqu'à l'insupportable : les enfants de trois ans marchant dans la nuit derrière leurs parents, réclamant d'être portés, pleurant de faim, les vieillards debout dans des wagons de train qui mettront dix heures à s'ébranler. Mais en même temps, il faut dire les miracles, l'amour que se portent les hommes les uns aux autres, la solidarité, l'empathie dirait Matthieu Ricard. Et le *Journal d'Etty* n'est-il pas, en lui seul, un miracle ?

L'espérance, ce n'est donc plus l'utopie, l'illusion, le remède de bonne femme, c'est la pleine conscience de la réalité, et de toute la réalité. Je cite encore le pasteur Manen : « Qu'il me soit permis de dire en toute simplicité qu'après cette journée où j'avais vu au Camp le joug du péché, pouvoir et devoir donner le sacrement de salut était pour moi non une ironie mais un miracle, une bénédiction et encore un vrai triomphe de l'Esprit ».

Non une ironie dont on pourrait trop aisément se moquer : non une réalité déplacée, mais une réalité supérieure.

Et là où l'ironie est court-circuitée, peut advenir la drôlerie. Celle d'Etty est irrésistible, tous ses lecteurs y consentiront. La vitalité, l'auto-dérision, l'humour propres à Etty ne sont pas des symptômes sympathiques de juvénilité. Ils sont l'émanation immédiate de l'espérance, parce qu'un trait d'humour, une situation cocasse sont des signes tangibles de la présence de Dieu, et dans les abîmes de douleur des camps, des miracles. Encore, une anecdote vécue par le pasteur Manen : la déportation a commencé, et la panique règne : « C'est là que se place un de ces épisodes comiques qui surgissent dans les situations les plus tristes. Deux femmes dont le cas est assez incertain venaient à tout moment me harceler à cette table [Il s'agit des tables sur lesquelles se trouvent les listes officielles de départ pour les camps] et se faisaient remarquer inutilement et dangereusement. Je les prends à part et les invite énergiquement à ne plus se montrer. Plus tard dans un silence malencontreux dû à la fatigue générale nous entendons de la table officielle une cheftaine de groupe appeler à plusieurs reprises les deux personnes en question. – et l'une d'elles répondre d'un abri quelconque mais avec une voix qui dissipait tout mystère : « M. le pasteur nous a dit de nous cacher et de ne pas répondre quand on nous appellerait ». Eclat de rire général... sauf de M. le pasteur ! Beaucoup plus tard, lorsqu'elles furent réellement appelées pour décision définitive, elles s'étaient effectivement cachées, pour ne reparaître qu'après le départ du train. Et dans la journée, elles trouvèrent moyen de s'échapper grâce à un subterfuge ingénieux de leur invention ! »

Je m'interroge souvent sur les deux derniers mois d'Etty à Auschwitz, dont nous ne savons rien. Qu'aurait-elle écrit, si elle était rentrée ? Qu'aurait-elle pensé de son *Journal*, l'aurait-elle corrigé ? Et dans ces camps où il n'y avait que la mort, comment a-t-elle vécu ? Ces pensées, Etty secrètement me demande de les suspendre. De ne pas chercher fébrilement dans son *Journal* l'assurance qu'elle avait, ou non, les forces nécessaires. De ne pas imaginer, mais de prier, car la prière est la pratique même de l'espérance.